

THÉÂTRE

Fragile humanité
Page C 3



CINÉMA

Histoire d'amour
en deux temps
Page C 5

LE DEVOIR



MUSÉE

Le Moyen Âge revu et corrigé

Après *Syrie, terre de civilisation* et *Xi'an, capitale éternelle*, le Musée de la civilisation, à Québec, inscrit une autre grande exposition d'envergure internationale à son programme au printemps 2003. Pour l'occasion, une vision synthétique du monde médiéval sera à l'honneur. Devant la complexité du sujet, la jeune institution travaillera de connivence avec les musées de six pays différents. La semaine dernière, six des huit spécialistes européens étaient de passage dans la Vieille Capitale afin d'échanger sur un scénario possible, tout en se familiarisant avec la façon de faire du Musée de la civilisation.

DAVID CANTIN

Pour la directrice générale du Musée de la civilisation, Claire Simard, les objectifs semblent déjà bien en place. «L'exposition que nous voulons offrir au public à compter de mai 2003 a pour but de montrer que cette période historique appartient bien entendu au passé européen mais également à celui du Québec. Le Moyen Âge est une période de grandes transitions, d'évolutions qui ont affecté en profondeur le devenir des sociétés occidentales, tant en Europe qu'en Amérique.» Ce projet, soumis lors d'une mission en octobre 2001, a rapidement suscité l'intérêt d'institutions en Belgique, en France, en Allemagne et en Espagne. Le Musée de la civilisation agit à titre de maître d'œuvre, tout en s'associant à des partenaires fiables tout au long de l'aventure médiévale. La collaboration prévoit un échange quant à l'expertise et au savoir, un prêt de pièces exceptionnelles, mais également une tournée européenne qui commencera en 2004 pour se terminer vers le milieu de 2005. Environ 350 objets très variés couvriront plus de trois salles, dans le but ultime de montrer un certain nombre de transformations ayant eu lieu en Europe occidentale au cours de la période comprise entre l'an mil et l'an 1500.

Finie la noirceur

Selon Didier Méhu, professeur d'histoire du Moyen Âge à l'Université Laval et conseiller scientifique de l'exposition, «les historiens médiévistes se sont efforcés depuis un demi-siècle de remplacer une vision misérabiliste par une approche beaucoup plus raisonnée de la civilisation médiévale. Par contre, le grand public ne partage peut-être pas encore un tel point de vue. Le pari est donc de mettre en avant une contribution positive par rapport à la compréhension du déploiement d'une civilisation originale et brillante. Cette référence à un âge sombre, coincé entre deux périodes rayonnantes, la belle Antiquité et la Renaissance, doit s'estomper dans l'esprit des gens». Toutefois, l'ampleur chronologique et géographique du sujet imposait d'importants ressourcements.

VOIR PAGE C 4: MOYEN ÂGE

Les dessous des MIMI'S

Les MIMI's, le gala de la musique indépendante, c'est demain, pour la 5^e édition. Pour arriver à cette soirée tenue au Spectrum, le travail qui précède le gala rappelle par son ampleur les douze travaux d'Astérix. Équipe réduite, difficulté à joindre les intervenants et discussions sur le terme «indépendant», celui qui qualifie la musique, ces embûches jalonnent le chemin de ceux et celles qui poussent la charrette du gala de l'underground.

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Alors qu'il y a quelques lunes le mot d'ordre était de rester bien terre dans la tanière de l'indépendance, aujourd'hui l'enjeu est de sortir de l'ombre tout en préservant son indépendance. L'underground préfère se dire émergent. Mais où commence l'indépendance? Quand les MIMI's ont tenu leur premier gala, la question de l'heure était de savoir si les rebelles n'épousaient pas les méthodes de leur sœur ennemie, la grosse industrie. Les choses évoluent et les questionnements changent d'habits. La marge implique un centre, donc des frontières. Elles sont de plus en plus mouvantes et perméables, ces limites, mais elles existent toujours. Comme on dit dans le journalisme, voici donc le portrait d'une frontière difficile à délimiter.

Purs et durs?

Le but des MIMI's est de mettre en lumière des artistes qui triment dur et bien. Mais il n'est pas évident que l'intensité de lumière diffère d'un individu à l'autre. Ainsi, Les Abdigradationnistes ne sont pas Mara Tremblay. Par exemple, les premiers «gossent» presque eux-mêmes les pochettes de leur 500 copies, la seconde est soutenue par l'équivalent local d'un major, Audiogram, avec l'appareil promotionnel à sa suite. Pourtant, les deux se retrouvent aux MIMI's, bien qu'ils vivent des réalités fort différentes.

Le débat central des MIMI's, selon Sarah Lévesque, est de savoir à partir de quand un artiste ne fait plus partie du milieu de la musique indépendante ou de la musique émergente. Lévesque a établi le recensement des parutions qui a conduit aux disques en nomination au gala des MIMI's. Où se trace la ligne? Celle qui travaille également comme chef de pupitre, section électronique, au magazine *Nite Life* donne comme exemple Rufus Wainwright. Le Montréalais a signé avec Dreamworks et Universal. «On l'a considéré, mais il faut admettre que sa démarche n'est pas indépendante, il n'est pas appuyé par une maison de musique indépendante non plus. Il montre peu de liens avec la scène

locale. Comme Melissa Auf Der Maur [bassistesse des défunts Smashing Pumpkins], qui est aussi une artiste intéressante, il fait ses affaires ailleurs. On se questionne beaucoup à ce sujet, ce sera sans doute plus clair dans quelques années.»

Pour ce qui est de Mara Tremblay, elle a de fortes chances de remporter le MIMI de l'album de l'année, puisque sa démarche artistique a été jugée indépendante, et pour cause: «Le son n'est pas commercial, elle ne joue pas à CKOI ou CKMF, et son album ne risquait pas de gagner à l'ADISQ.» De plus, il est fort difficile d'être plus engagée qu'elle sur la scène locale — on la voit avec Mononc' Serge, avec WD-40 et d'autres. Elle est donc demeurée en lice. Mais «la question se posait pour *Loco Locass*, l'an dernier [ils sont aussi chez Audiogram], qui ont remporté l'album et la chanson de l'année.»

Aussi, ces gens plus connus parmi les moins connus permettent d'attirer l'attention de ceux qui sont peut-être plus frileux. «La question se pose à savoir qui on représente. On ne peut éliminer tous ceux qui ne sont pas des purs et durs. Si on élimine des cartes à mon avis importantes pour la scène, on restreint nos possibilités d'aller rejoindre les gens qui consomment cette musique.»

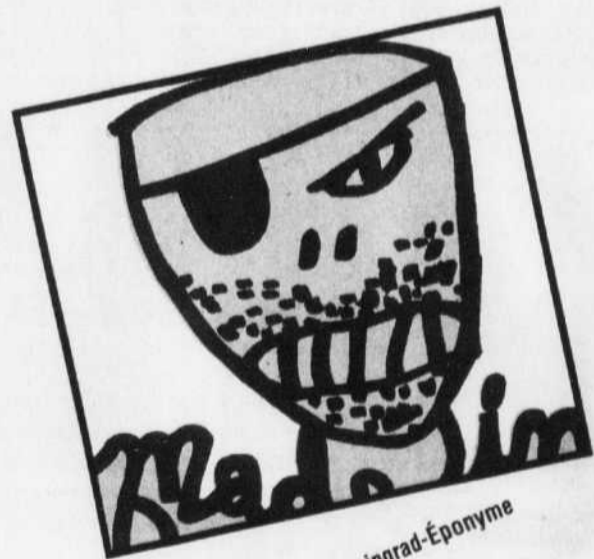
Matière à débats

On le voit, il y a donc l'underground de l'underground. C'est un débat au sein de l'organisation des MIMI's. Certains voudraient limiter la chose aux bas-fonds de la musique indépendante. «Ils voudraient qu'on s'occupe des groupes très peu connus. Pour eux, les MIMI's devraient rester plus underground. Mais il faut aussi amener le public vers l'underground. Si on reste trop dans l'obscurité, les gens ne viendront pas. Il faut un mélange des deux.» Cette année, remarque Sarah Lévesque, les concerts de la semaine précédant le gala ont permis de faire voir des groupes qui ont été recensés sans qu'ils se retrouvent comme candidat au gala. Il en va ainsi pour Beauty Dropout ou Rosekill dans la section rock'n'roll, qui se retrouvent submergés par des plus gros noms.

VOIR PAGE C 2: MIMI'S



Création: Simon Bossé pour Frank Martel et l'Ouest céleste



Création: Les Georges Leningrad-Éponyme



Création: Galilée Marion Gauvin et Pascal-Angelo Fioramore pour Les Abdigradationnistes



20^e Festival International du Film sur l'Art

PLACE DES ARTS
175, rue Sainte-Catherine Ouest
(514) 842-2112

DÈS LE 27 FÉVRIER DE 12H - 21H

DU 12 AU 17 MARS 2002

PRÉVENTE

CINÉ-SAC 60 \$

TARIFS

Séance 8\$
Catalogue 10\$
Affiche (petite) 5\$
Affiche (grande) 10\$
Épinglette 5\$

200 FILMS DE 30 PAYS

INFO FESTIVAL www.artfifa.com

La mécanique des MIMI's

Une équipe de cinq personnes s'affaire pour attirer l'attention sur la scène locale

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Derrière les MIMI's se retrouvent deux organismes. L'instigateur de ce projet est Greenland, une petite boîte de production qui fait venir des grosses vedettes de la musique dite alternative. Avec lui collabore la SOPREF (Société pour la promotion de la relève de l'espace musical francophone), qui a pris de l'importance depuis les premiers pas de l'organisation. Au total, une petite équipe de cinq personnes, dirigée par Dan Webster (Greenland) et Jean-Robert Bisailon (SOPREF), s'affaire quelques mois dans l'année pour attirer l'attention du public et des médias sur la scène locale.

Parmi la faune de la petite industrie du disque indépendant, il faut découvrir tout ce qui s'est fait durant l'année. Au moment de faire la recension des parutions, en décembre, Sarah Lévesque travaille seule. C'est elle qui doit établir des contacts avec des petites maisons de disques et des groupes indépendants parfois difficiles à dénicher. «Puisqu'on est dans la scène locale, alternative et émergente», explique Sarah Lévesque, «le monde est plus ou moins organisé. T'es pris pour courir après les gens et tu dois te renseigner. Ça veut dire appeler des gens qui connaissent bien les scènes spécialisées, des gens en électro, en métal, en hip hop, etc.»

Ensuite, il faut contacter les artistes, rencontrer les gens, écouter les albums. «On essaie de recenser tout ce qui s'est fait.» Mais jusqu'où la recension doit-elle aller? Tous les démos peuvent-ils figurer sur la liste? «On accepte presque tout, mais en général, on ne prend pas les CD-R pirates. Même des gens qui produisent moins de 150 copies de leur album, comme Les Georges Leningrad, sont acceptés. Ils ne se rendront peut-être pas en nomination, mais ils sont considérés.»

Même à l'intérieur du cercle des initiés de la scène locale, la SOPREF et les MIMI's demeurent parfois inconnus. «Il y en a qui ont un niveau d'organisation déficient.» La scène s'améliore, souligne Lévesque, mais lentement. Forcément, on ne parle pas ici de Groovy Aardvark ou de Grim Skunk, des piliers de la scène locale, mais «de groupes qui ont peut-être livré trois ou quatre prestations». Si pour certains groupes la reconnaissance peut passer par les MIMI's, d'autres, au contraire, n'en ont rien à cirer. «Les Sexareenos, par exemple, nous ont presque raccroché la ligne au nez. C'est la politique du je-m'en-foutisme. On ne les élimine pas, leur musique est de qualité. Mais ils s'en c... [bip] des MIMI's, ils se c... [bip] à la limite de Montréal.» Ces artistes, et c'est le cas par exemple des mythiques Godspeed You Black Emperor!, ont la réputation de n'avoir d'yeux que pour des villes qu'ils jugent plus importantes que Montréal, un pas de plus et l'on parlerait de snobisme.

À la fin du processus de dépouillement, des spécialistes de cette petite industrie ont été contactés pour voter afin de réduire le nombre des disques à la poignée de ceux qui sont sélectionnés. Des 205 disques recensés, une centaine sont conservés pour nomination. Ensuite, le public est appelé à voter, avec les professionnels, et les votes sont pondérés. Seules

les catégories du vidéoclip et de l'album de l'année sont exclusivement publiques. La pochette de l'année et le ICBM (Inter-Continental Balistic Missile!), remis par la SOCAN au meilleur espoir à l'étranger, sont élus par l'industrie.

La FOIN

Aux concerts de cette semaine — Rosekill, Beauty Dropout et Surferiguo jeudi, la soirée Sauvons CIBL et celle dédiée à l'électronique avec Jetone, Dead Beat, Mitchell Akiyama et Ghislain Poirier — s'ajoute la Foire du disque indépendant, la FOIN. De 13h à 19h, les Foufounes électriques seront envahies par une quarantaine de producteurs de disques indépendants. Sorte de salon du disque, la FOIN comporte des musiciens qui s'autoproduisent, des labels de disque, des radios, des producteurs et d'autres seront sur place.

Des groupes comme !Alice?, La Cage de Bruits, Les Martiens, Mi Santa Sangre en seront. Apatride Records, Dare to Care Records, Grenadine, Matlock Records, Farmer Records, La Tribu ou Stomp Records, entre autres, représenteront les étiquettes de disques. Les radios comme Bande à part, CIBL, CISM, CKUT et COOL feront leur promotion. La Bibliothèque nationale du Québec y sera, comme le Café Chaos, l'organisme Faites de la musique, Local Distribution ou les fanzines comme Sang frais, le portail Internet Québec Metal et bien d'autres.

Des concerts gratuits ponctuent l'après-midi. Les Ordures ioniques, The Sainte Catherines, Floating Widget, La Cage de Bruits et Volume 10 capteront votre attention, au milieu des discussions avec les artistes, maisons de disques et professionnels de l'industrie. Notez qu'une compilation MIMI 2002 sera remise avec tout achat de plus de 10 \$.

«La vente d'albums est un des éléments centraux de la scène locale, d'où l'importance de la foire», souligne Lévesque. Celle qui organise cette rencontre, Louise Girard, est une spécialiste du métal. Celle qui a fondé le fanzine Sang frais s'est retrouvée à prendre contact avec les intervenants pour combler les kiosques de cette vitrine du disque. «Ma mission était de contacter les labels et de trouver des gens de tous les styles. Peut-être que les fans d'électro et de hip hop vont trouver que leur style est peu représenté. Mais je suis contente qu'il y ait plusieurs magazines et les radios, comme des gens qui peuvent fournir des services à la scène locale, comme la SOCAN ou Faites de la musique.»

La foire est l'occasion pour les professionnels de l'industrie de se rencontrer. Toutefois, la FOIN n'est pas une rencontre professionnelle, ni «une convention pour les amateurs qui voudraient trouver des pièces rares ou de collection». Ceux qui cherchent de vieux vinyles ou des pièces rares devront regarder ailleurs. «L'objectif est de mousser la production qui se fait ici en ce moment. Si j'atteins mon objectif, les gens vont pouvoir échanger des contacts tout autant que vendre du matériel. Ce sera l'occasion de mêler les différents milieux de la scène locale.» C'est gratuit. À noter également que le gala des MIMI's est retransmis sur Internet, par les bons soins du site de Bande à part, à partir de 20h, à l'adresse www.bandeapart.fm.

MIMI's

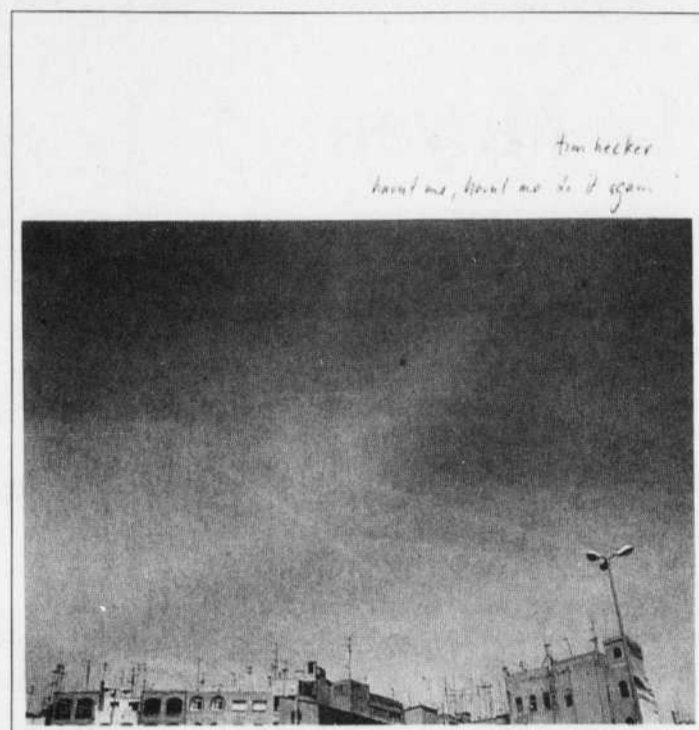
SUITE DE LA PAGE C 1

Les MIMI's ont des critères relativement peu serrés. Ces derniers ne peuvent être ceux, bien arrêtés, de l'ADISQ. Mais seuls sont pris en considération les groupes qui ont produit des albums ou les groupes qui ont été importants dans l'année sur la scène montréalaise, comme Caféine, qui s'est séparé cette année. Autre exemple, en électronique cette fois: Akufen s'est retrouvé en nomination bien qu'il n'ait sorti que des vinyles (trois, avec trois compagnies allemandes différentes) et que ceux-ci ne soient pas considérés. Akufen n'a pas chômé. Aucun critère ne tient en ce qui concerne la qualité d'enregistrement, l'originalité et le caractère commercial ou non des productions.

Disparition de catégories

Peut-être pour rendre compte de la mouvance même de la scène locale, quelques catégories de l'an dernier ont disparu, d'autres ont changé de nom. Manque de direction ou respect de la mouvance? À ses premiers pas, les MIMI's récompensaient les coupes de cheveux de l'année, les bêtes de scène, etc. De quoi s'autoproclamer bibites à poil ou autres objets de curiosité, question aussi, sans doute, de cultiver le mythe de l'artiste rebelle et irrévérencieux. Fort bien, mais la donne change. «Dan Webster et Jean-Robert Bisailon, les organisateurs de l'événement, veulent atteindre un degré de professionnalisme plus élevé. Pour être reconnu, il faut être rigoureux. En ce qui a trait aux catégories, j'ai l'impression que ça va encore changer. Ça se veut un portrait de l'année. Dans l'année, il y a des secteurs ou des styles de musique qui évoluent plus que d'autres.» Par exemple, l'explosion de ska de l'an dernier s'est éteinte: six albums de ska ont été recensés cette année. Ils ont été placés, selon les tendances, dans le punk ou dans le pop. Le rock'n'roll est à l'honneur cette année, avec Caféine, Crazy Rythm Daddies, Les Sexareenos, Tricky Woo et WD-40.

Aussi, l'an dernier, la catégorie techno s'est vu reprocher de ne pas faire la différence entre les DJ de clubs et les scratch DJ. Résultat, probablement aussi discutable pour d'autres, cette année, la techno est divisée en deux, orientée soit vers les planchers de danse, et nommée DJ Club, soit vers la recherche sonore, identifiée comme l'enveloppe ADSR («attack, decay, sustain, release»), une fonction de traitement de son sur les processeurs). Les scratch DJ ont été écartés de la partie, et les MIMI's, tentant de s'adapter, tiennent davantage compte de l'ampleur prise cette année par le techno minimal à Montréal (Akufen, Tim Hecker,



Jetone, Ghislain Poirier, The User et Herri Kopter).

Une autre question épineuse, soulevée à l'automne par l'émission de télé Bande à part à Artv, concerne le peu de connaissances que peut avoir la scène francophone de la scène anglophone et inversement. Même les styles de musique ne sont pas vus de la même façon. C'est manifeste jusque dans l'appellation des catégories. Par exemple, la catégorie «chanson», chez les Francos, devient «Performer-Composer» du côté anglophone. Simple caprice? «Certains anglophones trouvent que c'est trop français, les MIMI's. Pourtant, au départ, les MIMI's, c'est anglo [Montreal International Music Initiative]. C'est peut-être le retour du balan-

cier.» Sarah Lévesque explique que certains des intervenants de la scène anglophone connaissent si peu la chanson québécoise qu'ils pensent à Félix Leclerc lorsqu'on leur parle de cette catégorie. Pour sa part, elle avoue qu'elle a appris à connaître des gens comme Jodie Rosen, de laquelle elle dit beaucoup de bien (elle sera sur scène demain soir, au gala). «Pour Jean-Robert Bisailon, ce n'est pas parce que la chanson se transforme que le mot perd de son importance. Chanson, par contre, c'est péjoratif dans la tête d'un Anglais, alors la catégorie est devenue «Performer-Composer».

De toute manière, comme le rappelle Lévesque, «un gala, ça fait des mécontents». L'enjeu, même pour l'underground, est de faire écouter sa musique et, éventuellement (on peut toujours rêver), d'en vivre. «Ce n'est pas le rêve des artistes de ne faire qu'un album tous les quatre ans, faute de moyens.»

L'enjeu, même pour l'underground, est de faire écouter sa musique et, éventuellement, d'en vivre

LES RADIO-CONCERTS au Centre Pierre-Péladeau

SAISON 2001-2002



JONATHAN CROW – LA FÊTE DES CORDES

Lundi 4 mars, 20 h

Jonathan Crow, 24 ans, violon solo associé de l'OSM, nous présente un programme de musique de chambre pour cordes des plus originaux. Avec la participation de Brian Manker, violoncelle solo de l'OSM, et d'autres excellents instrumentistes. Au programme: Sonate pour violon et violoncelle de Ravel, Trio op.9 n° 1 de Beethoven, et le Sextuor, op.10 de Korngold.

une coproduction CHANSE culturelle



Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure
300, boul. de Maisonneuve Est, Montréal

Billets: 987-6919
Admission: 790-1245
www.admission.com

DU 15 MARS AU 6 AVRIL



AMPHITRYON

DE MOLIÈRE

LES DIEUX SONT TOMBÉS SUR LA TÊTE!

Mise en scène: Yves Dagenals

Avec Luc Chapdelaine, Noémie Godin-Vigneau, Silvio Orvieto, Alain Fournier, Richard Fréchette, Ginette Chevalier, Rénauld Laurin, Marcel Lévesque, Claude Tremblay

Concepteurs: Claude Accolas, Aymar, Florence Cornet, Anne Henry, Richard Lacroix, Allain Roy, Jill Thomson

Jeu de mardi et vendredi, 20 h; samedi, 16 h
(Matinées et soirées scolaires en semaine, 10 h 30, 13 h 30 et 19 h)

BILLETTERIE:
(514) 253-8974

ADMISSION: (514) 790-1245
1 800 361-4595 admission.com

THÉÂTRE
DENISE-PELLETIER

4353, rue Sainte-Catherine Est
28 Papineau ou Viau, autobus 34 88 Pie IX, autobus 139

LES GYMNASTES DE L'ÉMOTION

Ode au théâtre, sur fond de mauvaise critique



COMPLET
LE 6 MARS

TEXTE ET MISE EN SCÈNE

Louis Champagne et Gabriel Sabourin

AVEC Stéphane Brulotte, Louis Champagne, Geneviève Rioux, Gabriel Sabourin

ET CHAQUE SOIR, UN COMÉDIEN INVITÉ

Pierre Collin, Benoît Girard, Jacques Godin, Andrée Lachapelle, Hélène Loisel, Albert Millaire, Paul Savoie

UNE PRODUCTION DU
Nouveau Théâtre Expérimental

Du 19 février au 9 mars 2002

du mardi au samedi à 20h30, dimanche à 15h
relâche jeudi 28 février

au Temple maçonnique de Montréal

2295 Saint-Marc

ANGLE SHERBROOKE MÉTRO GUY-CONCORDIA

ENTRÉE 18 \$ RÉSERVATIONS (514) 521-4191

LE DEVOIR

Culture

THÉÂTRE

Marie-France Marcotte et François Papineau dans *Un tramway nommé désir* au TNM.

Une fragile humanité

René-Richard Cyr dirige

Marie-France Marcotte et François Papineau dans *Un tramway nommé Désir*, au TNMMICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Avec la bronchite qui la rend presque transparente à une semaine de la première de ce *Tramway nommé Désir*, Marie-France Marcotte est pâle. Presque déjà Blanche. Comme si, du fond de la Louisiane de Tennessee Williams, son personnage avait traversé les années et les zones climatiques pour venir installer autour d'elle une sorte d'aura trouble. François Papineau, qui lui sera Stanley, est à peine plus «serein».

Est-ce la proximité de la première ou les liens que crée un texte aussi colossal, toujours est-il que tous les deux exhalent déjà l'atmosphère lourde, enivrante et chargée de La Nouvelle-Orléans alors qu'ici, dehors, se meurt mollement une fin d'après-midi gris souris...

Le comédien et le personnage

Blanche DuBois est l'un des personnages marquants de l'œuvre de Tennessee Williams, sinon du théâtre moderne. Sur scène comme à l'écran, les plus grandes comédiennes ont déjà donné un visage à ce rôle énorme mais, bizarrement, c'est le personnage de Blanche, la fragilité de Blanche et l'indicible tension qui l'habite qui surgissent d'abord lorsque apparaît le nom de Blanche DuBois dans une discussion ou sur un programme de théâtre. Comme toutes les autres comédiennes avant elle qui ont abordé ce presque «monstre sacré», Marie-France Marcotte confie d'abord être fascinée par son personnage.

«Pour une comédienne, c'est un personnage absolument merveilleux, gigantesque: un cadeau. J'ai essayé de l'aborder le plus simplement, le plus humainement possible. Lorsque René-Richard Cyr m'a proposé le rôle et que j'ai relu la pièce, je me suis mise à l'écoute des résonances intérieures qu'elle éveillait en moi. Je l'ai lu avec mon cœur pour m'imbiber de la profonde humanité de Blanche, pour aller vers elle, pour plonger dans le drame qui l'habite.»

François Papineau, qui aura lui aussi à défendre un rôle déjà marqué par des figures puissantes, en rajoute: «C'est vrai que c'est un texte construit sur des enjeux simples. Blanche et Stanley revendiquent le droit d'exister, d'avoir leur place, de sentir ce qu'ils ressentent, d'être ce qu'ils sont: c'est pour cela que le texte traverse le temps et sera toujours actuel.»

Mais comment aborde-t-on concrètement des personnages aussi forts? «Moi, répond tout de suite Marie-France Marcotte, j'aime bien la métaphore de l'appartement qu'on aménage. On vide d'abord les lieux. Puis on met une couche de fond sur les murs et les plafonds: c'est le texte dans son ensemble, une sorte de mise en place générale. Et ensuite, on travaille chaque pièce, chaque scène une par une, on y va avec les touches de couleur que suggère le texte; plus clair ici ou plus sombre là.» François Papineau poursuit dans la même veine: «C'est David Mamet qui disait que les personnages, ça n'existe pas: il n'y a que des mots, des répliques sur une feuille de papier. Ça implique qu'un personnage se dessine par petites touches, une situation, un mot, un sentiment après l'autre. Quand on monte un texte aussi fort, aussi bien écrit, aussi bien structuré qu'*Un tramway nommé Désir*, le comédien doit d'abord chercher à nuire le moins possible au personnage qu'il joue.» [Ils rient.]

Plongeurs

Marie-France Marcotte et François Papineau se connaissent bien: depuis le début des années 90, ils ont déjà joué ensemble à trois reprises (*Nuages de terre* au Théâtre des Deux Mondes, *The Making of Macbeth* et *Savage Love* chez Pigeons International). S'ils ont tout de suite établi un fort niveau de complicité pour jouer ces deux êtres tourmentés que sont Blanche et Stanley, c'est qu'on pourrait les qualifier de «plongeurs». Tous deux ont la réputation de plonger dans les personnages qu'on leur propose.

«Aborder le rôle de Blanche, reprend Marie-France Marcotte, c'est plonger dans le côté sombre: Blanche est fragile, torturée, entière, troublée et troublante. Il faut accepter de chercher en soi des échos qui répondent à ces traits de sa personnalité. S'approcher de l'âme du personnage, c'est aussi s'approcher de son âme. Atteindre l'intimité autant que l'intensité. Et enlever. Dépouiller pour atteindre l'essence de l'émotion plutôt que de «construire» un personnage. Ici, on est servi puisque ce qui se cache entre les mots est souvent aussi riche, aussi important que le texte lui-même.»

François Papineau acquiesce et poursuit dans le même sens en parlant de son Stanley. «Ce ne sera pas la brute du film: je vois Stanley Kowalski comme un être incisif, froid, droit; ce n'est pas une brute. S'il l'était, l'action se déroulerait sur une période de deux jours et non pas sur six mois. Non. Je pense que Stanley et Blanche sont deux survivants qui se ressemblent; deux survivants qui n'auraient pas dû se rencontrer. Parce que ni l'un ni l'autre n'arrivent à assumer le désir. Et tout ce qu'ils cherchent à faire, ce sera de trouver la façon de mettre fin à cette attraction. Tous deux, ils tentent de réprimer ce désir souterrain qu'ils ressentent l'un pour l'autre, mais l'effort qu'ils font pour le taire ne fait que souligner son importance.»

Le désir. Beau sujet... Un désir aussi lourd que l'air de La Nouvelle-Orléans. Un désir tu. Omniprésent. Souterrain, oui. Comment la production en rend-elle compte? C'est François Papineau qui répond: «C'est un désir "habillé", comme dans ces années-là [le *Tramway* date de 1947]. Contrairement à ce que l'on voit maintenant au cinéma et un peu partout d'ailleurs. C'est une sorte de non-dit, un climat, un espace où plus on en cache, plus ce qu'on voit prend toute la place. Mais aussi où ce que l'on dit est souvent le contraire de ce que l'on pense.» «Et ce qui rend la chose encore plus intéressante, intervient Marie-France Marcotte, c'est qu'en travaillant ce côté souterrain du désir, on se rend compte que cela amène le spectateur à s'interroger aussi sur ce qu'est le désir.» Beau programme en perspective...

Pour inscrire tout cela dans la couleur particulière qu'il a définie avec ses comédiens, René-Richard Cyr, qui monte un Tennessee Williams pour la troisième fois — et qui est aussi l'auteur de la traduction que nous n'avons malheureusement pas pu lire —, a imaginé une scène peuplée de lits... comme pour rendre plus concrètement présent ce désir omniprésent, constamment là, lourd, lancinant. Dès mardi, on pourra voir comment Marie-France Marcotte et François Papineau réussissent à s'y glisser.

UN TRAMWAY NOMMÉ DÉSIR

De Tennessee Williams, dans une mise en scène de René-Richard Cyr. Présenté au Théâtre du Nouveau Monde du 5 mars au 4 avril.

Puces à manger

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Elle a l'air toute jeune; on lui donnerait à peine le milieu de la vingtaine. Sortie de l'École nationale, elle écrit pourtant depuis déjà un bon bout de temps puisque *Le Goûteur*, qui prend l'affiche de l'Espace Go la semaine prochaine, est déjà son deuxième texte monté par Claude Poissant et le Théâtre Petit à Petit — *Crime contre l'humanité* avait été créé dans la petite salle de l'Espace Go en octobre 1999. Geneviève Billette a le vent dans les voiles, comme disait Oscar Wilde.

Comment décrire sa démarche? «Vous y mettez les mots que vous voudrez, dit-elle en souriant, mais il faut dire d'abord et avant tout que je n'ai pas d'attirance particulière pour le théâtre psychologique... que je laisse volontiers aux autres. J'aime bien m'emparer de la scène, je vous l'avoue. J'aime bien le «gros mensonge» de la théâtralité: le théâtre n'a rien à voir avec la télévision ou le cinéma et je pense qu'il faut profiter au maximum de sa démesure.» Cette démesure, elle se traduira ici dans un langage «à la fois poétique, politique et philosophique», comme elle le précise elle-même en découplant l'espace de ses mains en une série de gestes précis...

Le moule

D'accord, mademoiselle Billette. Mais quand on a lu *Le Goûteur*, il est difficile de s'empêcher de parler de symbolisme. Pas à la façon des auteurs de la fin du XIX^e comme Maeterlinck que Denis Marleau explore encore avec *Les Aveugles* au MACM — jusqu'au 24 mars. Non. Un symbolisme plus cru. Plus rock'n'roll. Celui du Pink Floyd de *The Wall*, par exemple: «poétique, politique et philosophique», comme vous disiez. Mais donnons plutôt quelques points de repère, pour que les gens saisissent un peu mieux.

L'action de *Le Goûteur* se déroule à l'intérieur d'une grande entreprise qui fabrique des puces électroniques. Une entreprise-modèle-moule, en ce sens que tous modèlent leur comportement sur ses exigences et ses besoins et qu'il faut la voir comme le symbole même du monde dans lequel nous vivons. Axée sur la productivité et l'efficacité, comme toutes les entreprises, elle exige le dévouement total de ses employés. Pas de temps perdu ici. Pas de distraction. Pour bien faire sentir l'ampleur de cette emprise sur la vie, Geneviève Billette a imaginé un caveau caché au sous-sol et dans lequel on a enfermé toutes les représentations, toutes les explications du monde, bref, toute la culture de l'humanité.

Difficile de ne pas entendre là un plaidoyer contre la déshumanisation. Et contre le travail à la chaîne. Et contre l'inhumanité d'un monde soumis à de seuls impératifs économiques... «L'entreprise est devenue le lieu de la concentration de tous les pouvoirs, explique l'auteur. Les individus y sont d'abord définis par leur fonction et, en ce sens, elle débore sur l'organisation sociale. En devenant un modèle de relations de pouvoir, l'entreprise contamine la société par la standardisation. Qui est un peu le visage moderne de la peur de l'autre.»

Mais n'ayez crainte, l'écriture de Geneviève Billette n'a rien de sociologique: pas d'analyse des rapports patrons-travailleurs ici, pas de langue de bois. C'est au contraire une langue riche, imagée, aux forts accents lyriques. Et tout au long de la pièce, en filigrane, souvent entre les mots, il sera question d'amour, de fusion, d'érotisme et de transmission du savoir. Quant aux personnages jetés dans cet univers quasi concen-

trationnaire, ils sont aussi typés, aussi excessifs que le monde dans lequel ils s'incarnent. Nils, par exemple, le «gouilleur» du titre, a l'habitude de tout goûter avec sa langue, la peau comme les puces électroniques. Sacha, son père qui est devenu gardien du caveau, est le symbole même de la mémoire du monde. Shirley est l'archétype de la femme d'affaires; Moritz est directeur d'usine jusqu'au bout des ongles. Alors qu'Octavie incarne l'espoir. «Les personnages sont pourtant extrêmement présents à leur corps, conclut Geneviève Billette, et la mise en scène de Claude Poissant réussit à laisser leur humanité se faufiler jusqu'à la scène finale.» On pourra le vérifier dès le 5 mars à l'Espace Go.



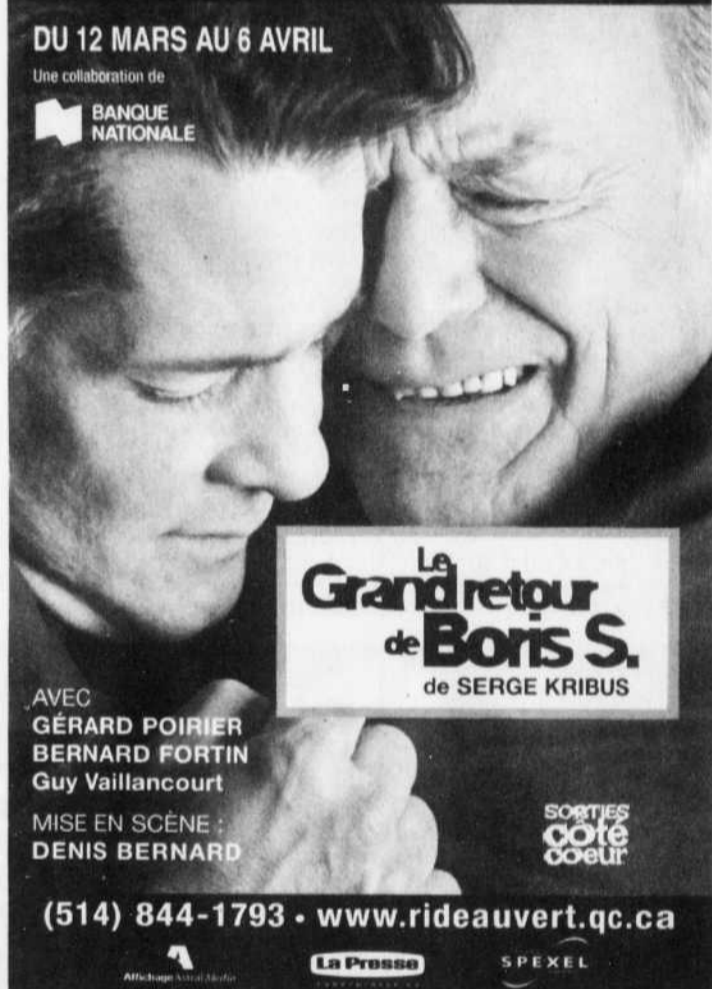
Geneviève Billette aime bien le «gros mensonge» de la théâtralité.

théâtre du rideau vert

DU 12 MARS AU 6 AVRIL

Une collaboration de

BANQUE NATIONALE

AVEC
GÉRARD POIRIER
BERNARD FORTIN
Guy VaillancourtMISE EN SCÈNE :
DENIS BERNARD

(514) 844-1793 • www.rideauvert.qc.ca



JEUNE HÉRITIÈRE LUCIDE ET INTELLIGENTE, QUI N'A JAMAIS AIMÉ PERSONNE, RECHERCHE UN HOMME QUI POURRA L'INTÉRESSER, L'ÉMOUVOIR ET LA SÉDUIRE. RÉCOMPENSE SUBSTANTIELLE.

du 12 mars
au 6 avril
2002Jean et
Béatricede Carole Fréchette
mise en scène de
Mauricio García Lozanoavec
Marie-France Lambert
Normand D'Amourles concepteurs
Raymond Marius Boucher
François Saint-Aubin
Etienne Boucher
Serge Arcuri
Luc Aubryune production du
Théâtre d'Aujourd'hui
3900, rue Saint-Denis (Métro Sherbrooke)
(514) 282-3900
www.theatreaujourd'hui.qc.ca
Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina

en collaboration avec BANQUE NATIONALE

LE GÔUTEUR

DÈS LE 5 MARS 2002

DE GENEVIÈVE BILLETTE
MISE EN SCÈNE DE CLAUDE
POISSANTAVEC ANNICK BERGERON / VIOLETTE CHAUVEAU
PATRICE COQUEREAU / ROBERT LALONDE
BENOÎT MCGINNIS / HÉLÈNE MERCIER

COLLABORATEURS :

ALAIN ROY / DAVID GAUCHER / ANDRÉ RIOUX
LINDA BRUNELLE / LUDOVIC BONNIER
PIERRE CHARBEL MASSOUD
JEAN-FRANÇOIS LANDRYTHÉÂTRE
IPAP4890, SAINT-LAURENT
(514) 845 4890
(514) 790 1245SALLE
DU THÉÂTRE
ESPACE GO

WWW.ESPACEGO.COM

Culture

MOYEN ÂGE

L'exposition, qui a pour titre provisoire Le Moyen Âge 1000-1500. Une civilisation en mouvement, devrait ouvrir ses portes le 20 mai 2003

SUITE DE LA PAGE C 1

Ainsi, plusieurs spécialistes s'entendent pour dire que le Moyen Âge commence avec la chute du dernier empereur romain d'Occident, en 476, et prend fin au moment de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb ou lors de l'effondrement du dernier royaume musulman d'Espagne. L'expansion de l'imprimerie dans les années 1480 demeure un autre élément décisif. Pour remettre les pendules à l'heure médiévale, des choix s'imposent donc. Cette vision globale passera par le biais de trois facteurs essentiels. D'abord, le rôle décisif de la foi chrétienne dans la société médiévale. Comment cette prise en charge du monde par l'Église chrétienne influencerait les rapports sociaux et les comportements, de l'humble paysan à l'empereur. Ensuite, l'extraordinaire développement des échanges au niveau économique, alors que le commerce et le monde des villes connaissent un essor incomparable. De plus, la transformation des modes d'accès au savoir sera une autre porte d'entrée afin de mieux comprendre la naissance de nouveaux pouvoirs.

Les objets sélectionnés vont d'un très beau livre d'heures conservé au Musée de l'Amérique française à une sculpture en bois polychrome représentant Saint-Jacques de Compostelle, qui date de 1500, en provenance du Musée d'Aquitaine, à Bordeaux. Il y aura aussi d'immenses peintures, tout comme des objets du quotidien. Ces pièces proviendront des collections des musées partenaires ainsi que d'autres institutions privées ou publiques localisées en Allemagne, en Angleterre, en Belgique, au Canada, en Espagne, aux États-Unis et en France.

Faire des choix

Parmi les scientifiques qui étaient présents lors de cette réunion de travail en sol québécois, Jean-Louis Kupper, doyen de la faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège, en Belgique, est parmi les premiers à avoir été séduits par le bien-fondé d'une telle exposition. «Je trouve l'idée plutôt audacieuse, puisqu'une vision globale du Moyen Âge n'est pas nécessairement évidente. Il faut faire des choix, amener une réflexion et surtout ne pas perdre de vue le grand public en cours de route. Par ailleurs, cette période, c'est autant la nôtre que la vôtre. Il est très intéressant que ce projet puisse faire son chemin du Québec jusqu'au continent européen. De plus, comme le Moyen Âge représente l'enfance de l'Europe, il me paraît nécessaire d'en venir finalement à une image vivante et dynamique.»

Où en est-on dans la préparation de l'événement? Pour Kupper, «il reste surtout à s'entendre sur le découpage de l'exposition, tout comme sur le choix définitif de même que sur l'ordre d'apparition des artefacts». Cette étape de scénarisation, à Québec, permettra aussi de conclure certaines ententes de principe avec les partenaires qui se sont montrés intéressés à recevoir l'exposition. Pour le public québécois, le jour d'ouverture de ce qui a pour titre provisoire Le Moyen Âge 1000-1500. Une civilisation en mouvement aura lieu le 20 mai 2003. Un peu de patience, s'il vous plaît.

Traitement

Evidemment, l'exposition présentera un contenu organisé, simplifié et interprété. Alors qu'à notre époque les chevaliers, les moines et les princesses occupent encore une place importante dans l'imaginaire collectif, il sera facile de présenter une vision plutôt superficielle de mille ans d'histoire. Les artefacts seront donc au centre même du traitement de la thématique. Comme le précise Claire Simard, «le visiteur devra se sentir entouré, pénétré par une ambiance qui porte à la découverte, découverte de lieux, d'hommes et de femmes. L'environnement muséographique, quant à lui, rappellera les grandes réalisations architecturales du Moyen Âge. On a d'ailleurs fait appel à la firme d'architectes Gauthier, Dubois et Girard pour concevoir cet espace, à l'aide notamment de techniques virtuelles.»

CARMEN JOLIN chante PARADE SAUVAGE de retour du 22 février au 9 mars 2002

A des années-lumière du récit de poésie aride... On sort du théâtre remué, touché... Vous devez aller vivre cette expérience intense et inhabituelle... Frédéric Boudreau, Voir

Tantôt lancinante et minimaliste, tantôt folk matinée de techno... Certaines pièces sont si belles... À quand un album? Chantal Guy, La Presse

Une voix intimiste, une gestuelle précise, des trouvailles de mises en scène et une grande sensibilité de comédienne... Anne-Marie Grondin, CIBL

Une soirée originale, à rebours, par sa forme et son contenu, de tout ce que le public pourra voir et recevoir ailleurs... Solange Lévesque, Le Devoir

Écoutez des extraits musicaux à www.laveillee.qc.ca

artv logo and website information: www.artv.ca

Un indéfinissable objet

CINÉMA

YELLOWKNIFE

Écrit et réalisé par Rodrigue Jean. Avec Sébastien Huberdeau, Hélène Florent, Patsy Gallant, Philippe Clément, Brad Mann, Todd Mann, Glen Goud. Image: Yves Cape. Montage: Mathieu Bouchard-Malo. Musique: Robert Marcel Lepage. Canada, 2002, environ 120 minutes.

MARTIN BILODEAU

Une chambre d'hôpital, une jeune fille, Linda (Hélène Florent), de dos, assise sur le lit, face à la fenêtre. Un jeune homme, Max (Sébastien Huberdeau), pousse la porte, entre, établit le contact, difficilement, puis lâche: «Je suis venu te chercher». Les couleurs, le parking, le pick-up, puis c'est la route, infinie, anonyme, théâtre ultime et quasi unique de Yellowknife, un quelque chose d'intérieur et d'extérieur, d'ailleurs, d'ailleurs, d'ailleurs. Sur leur route vers Yellowknife, sorte de destination mythique où le présent s'efface, Max et Linda prennent temporairement à leur bord deux jumeaux (Brad et Todd Mann), prostituées et danseuses érotiques, qui croiseront de nouveau leur route. Parfois seuls, parfois flanqués du tandem, leur route les conduira aussi vers Marlene (Patsy Gallant), une chanteuse de club sur le déclin, et Johnny (Philippe Clément), son ami-gérant à voile et à vapeur. Leur image à tous les deux renvoie Max et Linda à l'immobilité de leur quête, à l'inutilité de leur fuite, bref, au désespoir de leur cause.



Hélène Florent et Patsy Gallant dans Yellowknife de Rodrigue Jean.

Polar existentiel, psycho-drame trouble, comédie humaine, road-movie intérieur, western postmoderne (l'icnographie du western décore l'intrigue), Yellowknife est tout ça à la fois, bien que le film échappe aux étiquettes et demeure, au-delà de sa projection, un objet indéfinissable. Rodrigue Jean nous invite en fait à une expérience de non-dit et du non-sens. Comme des naufrages énigmatiques, ses personnages avancent sans se retourner et ne livrent jamais la clé de leur fuite, celle-ci résultant d'une impulsion qu'il ne sert à rien d'expliquer, du point de vue du cinéaste.

Or le partage de ce point de vue n'est pas égoïste, et bientôt le spectateur perd l'envie de poser les questions auxquelles le cinéaste refuse de répondre. Yellowknife devient alors le produit d'un mal-

entendu entre le désir d'un cinéaste de communiquer l'incommunicable et celui des spectateurs de percevoir ce désir, et d'accepter de vivre l'expérience déstabilisante qu'elle propose.

Les dialogues, rares, circonspicés, ne sont pas en cause dans ce malentendu. Par contre, le scénario, conçu comme une enfilade de boucles, de flashes et d'ombres alignées, conviendrait davantage à une installation vidéo qu'à un film dont l'action s'inscrit dans le temps et la durée.

Les comédiens, pour leur part, ont du mal à partager des sentiments qu'eux-mêmes semblent ne pas comprendre. Le personnage d'Hélène Florent, sur qui repose l'intrigue du film, demeure une énigme, tantôt énragée, tantôt béate, sans que les causes de sa rage ou les raisons de son virage ne soient clairement exposées. Il est difficile, par ailleurs, de croire à la force du lien qui la tient attachée au personnage de Max, que Sébastien Huberdeau livre avec une douceur et une patience inexplicables. Patsy Gallant incarne pour sa part un mirage jauni, une sorte de Belle de salon qui brille par intermittence dans son coin noir. La mise en scène nous permet d'entrer dans sa lumière, mais la comprendre nous sera refusé, et notre désir de le faire tue du même coup. Seul comédien non professionnel de la distribution, Philippe Clément compose un étonnant Johnny, sans doute le personnage le plus pervers, et le plus humain, de la distribution, que les frères Mann complètent à titre de symboles lubriques d'une liberté illusoire.

Helas, entre l'ennui que Yellowknife finit par inspirer et l'hyponose que le film entendait communiquer, il existe un fossé, pas très large, mais un vide, néanmoins, au-dessus duquel Rodrigue Jean fait tourner ses roues.

Hémoglobine sur testostérone

MEAN MACHINE

Réalisation: Barry Skolnick. Avec Vinnie Jones, David Kelly, David Hemmings, Ralph Brown, Van Blackwood. Image: Alex Barber. Musique: John Murphy.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Remake de The Longest Yard (Plein la gueule) de Robert Aldrich, qui donnait la vedette en 1974 à Burt Reynolds, Mean Machine nous présente un univers essentiellement masculin (une seule femme, la secrétaire à la cuisine légère, y fera une brève apparition). Gageons que le film plaira surtout aux hommes, du moins à ceux qui goûtent les productions d'action et de violence, comme celle-ci. Les autres n'en pourront plus bien vite de ces scènes sanglantes et de ces batailles féroces qui se succèdent jusqu'à la nausée tout en prétendant offrir des scènes comiques: coups répétés dans les testicules par exemple, qui n'amuseront que le cinéaste.

des gardiens de prison, mais il détourne le tout au profit des prisonniers dans une partie de soccer ou tous les coups seront permis. Mean Machine nous présente un univers essentiellement masculin (une seule femme, la secrétaire à la cuisine légère, y fera une brève apparition). Gageons que le film plaira surtout aux hommes, du moins à ceux qui goûtent les productions d'action et de violence, comme celle-ci. Les autres n'en pourront plus bien vite de ces scènes sanglantes et de ces batailles féroces qui se succèdent jusqu'à la nausée tout en prétendant offrir des scènes comiques: coups répétés dans les testicules par exemple, qui n'amuseront que le cinéaste.

fidèle au climat d'horreur qui sévit dans certaines prisons. Sans doute la partie finale de soccer où les gardiens et prisonniers s'affrontent sur le stade en se blessant copieusement constitue-telle une allégorie des rapports carcéraux en offrant cette fois une issue aux prisonniers. Mais le film joue sur une seule note stridente et ne parvient guère à assurer sa montée dramatique. Vinnie Jones semble anesthésié sous les coups reçus par son personnage et ne réussira jamais à donner un visage humain au héros de l'histoire. N'ayant pas vu The Longest Yard, je ne suis guère en mesure de comparer le remake à l'original, mais j'avoue que ce bain sportif d'hémoglobine m'a surtout ennuyé ferme.

Movie poster for 'Le Bal du Monstre' featuring Gagnante and Meillere.

Movie poster for 'Yellowknife' featuring Sébastien Huberdeau, Hélène Florent, Patsy Gallant, Philippe Clément, Brad Mann, Todd Mann, and Glen Goud.

Culture

Le cinéma L'agenda

Un exercice séduisant

ÇA IRA MIEUX DEMAIN

Écrit et réalisé par Jeanne Labrune. Avec Nathalie Baye, Jeanne Balibar, Jean-Pierre Darroussin, Isabelle Carré, Didier Bezace, Sophie Guillemin, Danielle Darrieux. Image: Jean-Claude Thibaut. Montage: Guy Lecorne. France, 1999, 89 minutes.

MARTIN BILODEAU

On ne donnera pas tort à Jeanne Labrune, qui qualifie son cinquième long métrage de fantaisie. Ça ira mieux demain est en effet une fantaisie, quoique la frontière avec le vaudeville est toute proche. L'esthétique écrasante de la sitcom, objet de fascination pour les Européens, dicte ici les contours et justifie une disposition pour l'outrance.

Breve chronique du lundi au vendredi, Ça ira mieux demain a pour héroïnes deux Parisiennes névrosées, jouées par Jeanne Balibar et Nathalie Baye, qu'un malentendu a amenées à se rencontrer dans une grande surface. L'objet du malentendu: une comédie Louis XV dont la première voudra faire don à la seconde, faisant peser sur leur amitié naissante le poids de ce don. Balibar vit seule, redécouvre un appartement où elle vient d'emménager. Baye, de son côté, vit dans un quartier huppé et est mariée avec un psychologue (Jean-Pierre Darroussin) qui trompe son ennui en faisant l'ostéopathe. S'ajoute à ce premier trio dysfunctionnel un duo d'amis tout aussi névrotiques, formé de Didier Bezace et Isabelle Carré, et d'un autre, périphérique à l'action et d'une santé contrastante, formé par Sophie Guillemin et Danielle Darrieux.

La mise en scène frontale, sans esquive, met en valeur des dialogues acérés, souvent jubilatoires, qui cognent dur et font mouche, qu'importe la bouche d'où ils sortent. Labrune, qui s'est fait une réputation avec des films très noirs (Si je t'aime, prends garde à toi, Sans un cri), aborde avec un humour et une légèreté qu'on ne lui connaissait pas les travers de la vie de couple, de la vie urbaine, de la vie tout court. Son film est un amalgame de motifs colorés et de thèmes duels qui façonnent le quotidien des métropoles. Le ci-



Nathalie Baye dans Ça ira mieux demain de Jeanne Labrune.

visme (et la politesse), la culpabilité (et la névrose), le conflit (et l'esquive), le don (et le contrôle), la parole (et le sentiment), l'orgueil (et le désintéressement), la peur (et l'agression), ces contraintes et corollaires façonnent chez les personnages des comportements irrationnels, qui les empêchent de trouver leur centre.

Autant les vies de ces personnages paraissent futiles, autant l'exercice souffre de ce qu'on lui applique le même raisonnement. Le scénario de Labrune présente très vite sa galerie, et cueille ensuite les fruits d'une intrigue minimaliste qui ne suffit plus, rendu au mercredi, à supporter la structure et à inspirer la légèreté de la fantaisie.

De la première à la dernière scène, Nathalie Baye, qui rompt ici avec des personnages en creux, appuie sur la même note stridente, hystérique, empruntée à sa consœur Sabine Azéma, qu'on imagine d'emblée dans le rôle. Jeanne Balibar, toujours radieuse, exploite pour sa part ce côté lunaire qu'on lui connaît, mais qu'on l'a vu distiller avec plus de mesure chez Jacques Rivette (Va savoir). Darroussin sauve les meubles grâce à une interprétation subtile, qui ménage ses effets. Grâce à lui, mais aussi à Darrieux, l'exercice séduit. À côté d'eilles, ses excès finissent par faire gondoler le précieux bois de la comédie, à l'aplomb royal, qui a suscité l'agitation de tout ce petit monde.

Movie poster for 'Le Ring Intérieur' featuring Dan Bigras.

CINÉMA

Histoire d'amour en deux temps superposés

IRIS

Réalisation: Richard Eyre, Scénario: Richard Eyre et Charles Wood, d'après Elegy For Iris et Iris And Her Friends de John Bayley. Avec Kate Winslet, Hugh Bonneville, Judi Dench, John Broadbent, Penelope Wilton, Samuel West. Image: Roger Pratt. Musique: James Horner.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Voici un très beau film sur la vie de la romancière britannique Iris Murdoch, à nos parvient précédé de trois nominations (mérites) aux Oscars, côté interprétation, pour Judi Dench, John Broadbent et Kate Winslet. Iris est réalisé par Richard Eyre, qui fut d'abord un directeur artistique de théâtre avant de verser dans le cinéma. Ce souci artistique double d'une vraie finesse et triple d'un exceptionnel jeu de comédiens illumine le film.

La romancière Iris Murdoch fut une icône en Grande-Bretagne. Épouse du critique littéraire John Bailey mais menant une vie très libre, elle fut un auteur prolifique et accéda. Née en 1919, morte en 1999, elle traversa une grande partie du XXe siècle, célébrée pour son intelligence supérieure, mais au soir de sa vie, la maladie d'Alzheimer lui retira l'usage de son brillant esprit.

Plutôt que de nous livrer une biographie classique de son modèle, plutôt aussi que de mettre l'accent — et c'est parfois dommage — sur sa carrière littéraire, dont il ne sera question que par la bande, Richard

Eyre, en adaptant le scénario de deux livres de reminiscences de John Bailey, a choisi de raconter une histoire d'amour en deux temps superposés. Passé et présent s'entremêlent d'une scène à l'autre en une sorte d'écho constant très bien orchestré. Alors que le flashback n'est pas toujours utilisé à bon escient au cinéma, ce double temps d'action qui survole 40 ans crée une dynamique particulièrement heureuse. Elle implique une double distribution, très solide, en ce que les acteurs de l'âge mûr, Judi Dench et Jim Broadbent, soient superbes aux jeunes comédiens par un jeu d'une justesse et d'une humanité remarquables.

Entre la jeune femme belle et libre incarnée par Kate Winslet et la grande dame des lettres britannique trahie par sa raison et sa mémoire, le gouffre est comblé par l'amour que lui porte son mari, John Bailey (incarné jeune homme par Hugh Bonneville) nous est livré un peu pataud, begue, jaloux mais tolérant, éperdu d'amour pour sa belle. C'est cet amour qui habite Iris, Bonneville à un jeu juste et touchant. Domage qu'il soit le seul acteur du quatuor à ne pas retrouver en nomination pour les Oscars. Kate Winslet hérite du beau rôle de la belle ardente, curieuse et sensuelle, qu'elle incarne avec grâce et fougue mais sans vrais sentiments d'amour à se mettre sous la dent.

L'amour de ce couple non conventionnel devient particulièrement touchant dans les scènes d'âge mûr. Judi Dench est plus qu'impressionnante dans ces scènes où les vagues de l'Alzhei-

mer balaient sa raison, l'œil tantôt hagard, tantôt brillant de son pétillement passé, ici passivé, la revolute qu'on angouisse. Un grand rôle, Jim Broadbent, côté jeu, n'a rien à lui envier. Aimant, affolé, ému, exaspéré, est avec un immense charisme, il est le vieux compagnon qui veille sur son épouse. Sa prestation demeure puissante de bout en bout.

Iris est un film sur l'éclat d'une personnalité et sur sa chute. Couvrant le spectre de l'aventure humaine dans ses manifestations les plus extrêmes jusqu'à Iris Murdoch connue le fait et le gouffre, il constitue en filigrane une réflexion sur l'existence qui laisse dans son sillage un parfum de mélancolie. Ainsi passe la gloire du monde...

Box-office advertisement for 'Intelligent, Intense et Fascinant!'.

Movie poster for 'Le Collectionneur' featuring Jean Beaudin.

Movie poster for 'Le Pacte des Loups' featuring Samuel Le Bihan, Vincent Cassel, Monica Bellucci, Emile Dequenne, Jérémie Renier, and Mark Dacascos.

Movie poster for 'Ça ira Mieux Demain' featuring Jeanne Labrune.

Du septième art à Mozart

Advertisement for 'Thema Les Frères Coen' on ARTV, featuring a documentary and the film 'Un cadavre sous le chapeau'.

Advertisement for 'Mozart en Turquie' on ARTV, featuring the opera 'L'enlèvement au sérail'.

Culture

CINÉMA

Famille tourmentée

MONSOON WEDDING (LE MARIAGE DES MOUSSONS)

De Mira Nair. Avec Naseeruddin Shah, Vijay Raaz, Lillete Dubey, Shefali Shetty, Vasundhara Das. Scénario: Sabrina Dhawan. Image: Declan Quinn. Montage: Allyson C. Johnson. Musique: Mychael Danna. Inde-États-Unis, 2001, 119 minutes. En hindi et en anglais, avec sous-titres français ou anglais.

MARTIN BILODEAU

Depuis son premier long métrage, *Salaam Bombay*, sorti en 1986, la cinéaste indienne Mira Nair semble avoir cherché à renouer avec le public, lequel a suivi de loin, et sans passion, sa carrière américaine inspirée principalement par le choc des cultures (*Mississippi Masala*, *The Perez Family*). Puis vint, en 1996, *Kama-Sutra*, qui renouait, non pas avec l'Orient, mais avec le sentiment de fascination qui berce l'Occident à son égard. Hélas, il pesait sur ce film le poids du regard étranger, que Nair encourageait avec une esthétique compassée et ostentatoire. Des défauts dont elle s'est débarrassée pour *Monsoon Wedding* (*Le Mariage des moussons*), une comédie un brin fantaisiste, inégale mais tonique, qui a valu à la cinéaste de 45 ans le Lion d'or à Venise, en septembre dernier.

Une comédie un brin fantaisiste, inégale mais tonique

désorganisé (Vijay Raaz) est en train de décorer pour la circonstance. Or ce mariage arrangé entre familles bourgeoises de New Delhi ne fait pas la joie de la future mariée, secrètement maîtresse d'un animateur de télévision, marié à une autre. À mesure que le jour J approche, et que les premiers orages de la mousson imminente commencent à s'abattre sur le jardin couvert de pétunias, les esprits s'échauffent et les secrets de famille refont surface. La visite en aura pour son argent.

Il manque à ce grand paysage aux couleurs chatoyantes et à cette galerie de personnages un peu folle et baroque un scénario solide, susceptible de les porter au-delà de la chronique gentille dans laquelle ils s'embrouillent. Mira Nair, qui a voulu se faire plaisir — son élan est contagieux, il faut bien l'admettre —, tourne les coins ronds et astique des scènes qu'elle aurait mieux fait d'approfondir. Le ton «bollywood» (le cinéma feuilletonnesque produit en série à Bombay) qu'elle a voulu donner à l'ensemble passe ainsi de citation à modèle, comme si la cinéaste s'était laissée prendre au jeu et qu'elle avait perdu la distance qui parfumait d'ironie toute cette grande fête.

Cela dit, la plus grande qualité du film, celle grâce à laquelle, à n'en pas douter, le jury de Venise a penché en faveur de *Monsoon Wedding*, tient à la cohabitation harmonieuse d'acteurs professionnels, d'amateurs et de proches de la cinéaste. Nair dirige son monde avec une grande dextérité, ici distribuant dans l'espace et le temps quelques beaux spécimens mâles (là aussi, elle s'est fait plaisir), l'extrayant le maximum d'émotions de quelques personnages esquissés sommairement. L'un dans l'autre, beaucoup y trouveront leur compte.

Étonnant résultat

LE RING INTÉRIEUR

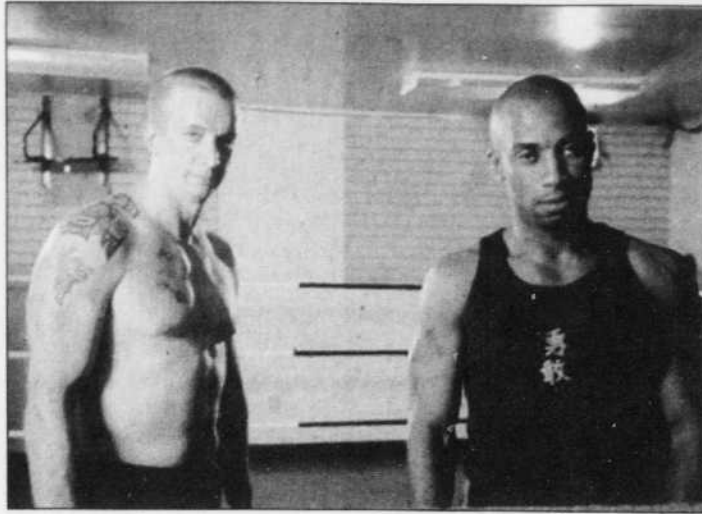
Réalisation et scénario: Dan Bigras. Image: Michel La Veaux. Musique: Dan Bigras. Documentaire.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

En se lançant dans l'arène de la réalisation, le chanteur Dan Bigras parvient à nous étonner et à nous émouvoir. Pour son premier documentaire, il a su trouver le ton juste, une approche faite d'humanité et de générosité. Voilà un tour de force avec un sujet qui pouvait en rebuter plusieurs. Les adeptes des combats extrêmes n'ont pas si bonne presse, en général. Devant l'écran, on arrive bardé de préjugés pour les perdre illico.

Le Ring intérieur sort sur plusieurs écrans, dont quelques mégaplexes. Il est certain que sans le nom de Bigras collé sur lui, le documentaire connaîtrait une sortie confidentielle. Mais ceux qui iront le voir, titillés par leur curiosité pour une vedette de la chanson, en sortiront sans doute enrichis.

Bigras s'entraîne pour ces combats extrêmes et on le verra en témoin à l'écran, particulièrement au début, où il prend sur lui la colère qui sera le moteur du film, une



MICHEL LA VEAUX

Sensibilité et force sont des vases communicants dans *Le Ring intérieur* de Dan Bigras.

colère venue de l'enfance réclamant des exutoires, ne serait-ce que par les poings. Bigras conservera toutefois, tout au long du *Ring intérieur*, une présence discrète. Il n'est pas là pour tenir la vedette mais d'abord pour filmer ses compagnons de sport, captés non seulement sur le ring mais à travers le discours qu'ils tiennent sur leur philosophie de vie.

Le combat est avant tout mené

contre les démons intérieurs, la rage, les frustrations liées aux émotions muselées. Le combat extrême, l'amalgame de plusieurs arts martiaux en fait, en devient une métaphore de la vie, une lutte pour le dépassement, une suite de victoires contre soi-même. Le film gagne à cette approche une résonance profonde.

Charles Ali Nestor, le héros principal, dont l'enfance fut murée dans

le silence et la jeunesse dominée par la violence, se révèle ici un sage, un homme qui s'est dominé et parvient de surcroît à transmettre sa sagesse à ceux qui l'entourent. Il est très émouvant de voir cet homme rompu à tous les combats montrer sa fragilité, avouer ses failles. Sensibilité et force sont des vases communicants dans ce film, l'un et l'autre se répondant, s'expliquant, comme le yin et le yang des enseignements zen.

Les combats corps à corps dont les pugilistes sortent physiquement si amochés trouvent un anoblissement dans *Le Ring intérieur*. Ces hommes deviennent soudain lumineux. Dans ce documentaire, Dan Bigras conserve de bout en bout un point de vue. Il ne s'égare pas dans des voies de traverse, maintient le cap sur les failles révélées par la rage et la violence, ouvre des brèches sur le langage des poings. Le chanteur devenu cinéaste a également composé les chansons du film, très émouvantes, insérées avec bonheur au fil des images. On ne sait pas où ira le Bigras réalisateur mais il démontre, avec *Le Ring intérieur*, qu'il sait regarder et montrer en laissant l'émotion s'infiltrer entre les plans et qu'il aborde la caméra avec son regard d'artiste. Étonnant résultat, vraiment.

Les sentiers tortueux de la gloire

WE WERE SOLDIERS

Réalisation et scénario: Randall Wallace, d'après le livre d'Harold G. Moore et Joe Galloway. Avec Mel Gibson, Madeleine Stowe, Greg Kinnear, Sam Elliot, Chris Klein. Image: Dean Semler. Montage: William Hoy. Musique: Nick Glennie-Smith. États-Unis, 2002, 138 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Plus que jamais, le cinéma américain est sur un pied de guer-

re. Tous les violons sont accordés pour faire vibrer la fibre patriotique, mais après une série de films récents soufflant dans la même trompette, vous ne croyez pas que trop, c'est trop?

We Were Soldiers, de Randall Wallace (scénariste de *Braveheart* et de *Pearl Harbor*, je vous entendez déjà rigoler), ne semble se justifier que par l'énormité des clichés mis en scène, le premier de tous étant Mel Gibson, porte-étendard des conquêtes d'espaces de liberté menacés, recette éprouvée dans *Braveheart* et *The Patriot*. Après l'Ecos-

se agitée du XIII^e siècle et la période trouble de la guerre d'Indépendance, c'est maintenant au tour de celle du Vietnam d'être revisitée par un cinéaste et une star enclins à la grandiloquence.

Adaptation du récit tragique du lieutenant Harold G. Moore et du journaliste Joe Galloway, *We Were Soldiers* porte aussi son lot de dirigeants inexpérimentés, de jeunes recrues inexpérimentées, d'épouses sorties tout droit de *Papa à raison* et d'ennemis esquissés à gros traits. En toile de fond, la première bataille au sol, en novembre 1965, où les Américains ont constaté dans le bruit et la fureur toute la détermination des Vietnamiens du Nord; une victoire, certes, mais sanglante, remportée au prix de centaines de morts.

Les motifs réels de ce conflit absurde sont bien vite évacués car les véritables intentions du film résident ailleurs: on se bat pour la liberté mais surtout pour préserver un idéal incarné par le colonel Hal Moore (Gibson), l'homme de la droiture et de la prière du soir, qui considère ses soldats comme ses propres fils, lui qui a pourtant déjà une famille nombreuse et une épouse dévouée (Madeleine Stowe en maman tarte aux pommes). Gravitent autour de lui quelques figures exemplaires logeant dans l'«axe du bien» foi-famille-patrie (dont Chris Klein), magnifiant la grandeur des États-Unis en armes, où chaque mort au champ de bataille, avec force ralentis et musique pompeuse, devient la crucifixion de cet idéal.

Tout sauf un cours d'histoire et de géographie politique, le film de Randall Wallace s'active surtout à décrire l'horreur de cet épisode sanglant, si sanglant que la lentille

de la caméra est à quelques reprises maculée de taches rouges, preuve qu'on n'a pas lésiné sur les moyens pour offrir au spectateur une bonne dose de réalisme insoutenable. On le retrouve dans tous ces corps brûlés au napalm ou transpercés de balles mais jamais dans ce doute profond qui pourrait traverser plus souvent l'esprit des personnages sur la légitimité de cette guerre. Une fois encore, l'ennemi est tenu à bonne distance (mais davantage visible que dans certains films d'Oliver Stone...), plus près de la machine à tuer que du conscrit, alors que les soldats américains font encore office de martyrs, de saints innocents.

Même si l'image est moins léchée, le montage moins rigoureux (les épouses apprennent par télégramme le décès de leurs maris alors qu'ils agonisent encore) et la tension moins vive que dans *Black Hawk Down* de Ridley Scott, peu importe que l'action se déroule au Vietnam ou en Somalie, le propos ne diffère guère. La belle jeunesse américaine est sacrifiée mais les beaux principes demeurent indestructibles, et si les supérieurs éprouvent quelque remords, ils doivent survivre pour perpétuer leur mémoire.

Mel Gibson se drapait dans le rôle le plus vertueux, prêtant sa voix cavernueuse et son regard bleu de mer à cette magnificence (ou serait-ce plutôt une mystification?) des valeurs de l'Amérique. Il faut entendre son discours d'avant le grand départ pour prendre toute la mesure du simplisme réducteur dont lui et Wallace sont capables, *We Were Soldiers* devenant ainsi un de ces hochets idéologiques faisant grand plaisir à George W. Bush.

de EVE ENSLER
LES MONOLOGUES DU VAGIN

SOIRÉE BÉNÉFICIE PRODUITE PAR Sylvie Rosenthal & Marika Csano MISE EN JEU Sylvie Rosenthal DISTRIBUTION Markita Boles, Céline Bonnier, Marika Csano, Isabelle Gaumont, Maïa Godin, Brigitte Lafleur, Sandra Lefebvre, Sylvie Legault, Sylvie Léonard, Nathalie Matteau, Monique Mercure, Marina Orsini, Dominique Pétin, Lorraine Pintal, Marcela Pizarro, Louise Portal, Pierrette Robitaille, Francine Ruel, Catherine Sénart, Gisèle Trépanier PRÉSENTATION DES MONOLOGUES Michèle Audette, Viviane Barbot, Marie-France Bazzo, Janette Bertrand, Aoua Bocar Ly, Angèle Coutu, Madeleine Poulin, Juge Andrée Ruffo.

VDAY
UNTIL THE VIOLENCE STOPS
- MONTREAL 2002 -

AU LION D'OR
LE 10 MARS 2002 À 19h00

RÉSERVATIONS
(514) 844-2172

QUAND L'OPÉRA BOUFFE

par Les productions Rigoletto
Clermont Tremblay

Quand l'art lyrique devient un savoureux spectacle
Opérettes françaises et viennoises

vendredi et samedi, 1^{er} et 2 mars à 20 h
dimanche, 3 mars à 15 h

billets 25 \$
étudiants/ainés 22 \$
groupe (15 pers. et +) 20 \$
réservation 514 861.4036

Le Gesù
1200 Bleury POA

BIODÔME DE MONTRÉAL

Semaine de relâche du 2 au 10 mars 2002

Participez au **Rallye des coulisses!**

Activités de 10 h 30 à 16 h

Au menu: la clinique vétérinaire, les laboratoires, la cuisine des animaux... et des gens passionnés!

Renseignements: (514) 868-3000 www.biodome-gcca.com

Ville de Montréal

L'horaire Cinéma

Tous les samedis dans **L'agenda**

We Were Soldiers de Randall Wallace s'active surtout à décrire l'horreur d'un épisode sanglant de la guerre du Vietnam.

SOURCE PARAMOUNT

ALAIN LEFÈVRE
PIANO

Judi 7 mars, 20 h

Le virtuose québécois de réputation internationale, Alain Lefèvre, propose un programme russe pour ce récital très attendu: les Études op.42 n° 5, op.2 n° 1 et op.8 n° 12 de Scriabine, les six Moments musicaux, op.16 de Rachmaninov et Tableaux d'une exposition de Moussorgsky.

«...mondialement reconnu par le public et la critique comme étant un VIRTUOSE UNIQUE.» Les Disques SRC

«Performance Foudroyante de Lefèvre.» Washington Post

Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure
300, boulevard de Maisonneuve Est, Montréal

BILLETS: 987-6919
Admission: 790-1245
www.admission.com

Culture

VITRINE DU DISQUE

ROCK

ROCKED! SHOCKED! THRILLED!
Rosekill
(Indépendant)

Bien nommé que ce Rocked! Shocked! Thrilled! La formation montréalaise Rosekill puise dans les bas-fonds du rockabilly et du psychobilly avec une indéni-able énergie. Avec des rythmes gras et des guitares bien huilées, le quintette de Montréal retourne à des histoires de bourlingue arrosée qui ont fait les beaux jours du genre. Sur ce fond de défonce poussée par la contrebasse, la voix de Lily Sweet (rien de moins) se détache, fait valser les mélodies de grands chemins houleux, elle dont le timbre outrageusement sexy se veut un hybride sensuel entre la terrassante Siouxsie Sioux et l'énergique Gwen Stefani. Cela donne tout simplement envie de prendre la route, de s'abîmer dans des kilomètres de poussière collante et de se saouler ensuite d'un air enfumé pour ne plus jamais s'en remettre. Ce disque possède tout ce qu'il faut pour faire en sorte que personne n'y résiste. À ce propos, il faut noter combien ce disque n'a rien de passéiste. Et les pièces s'incrustent dans la tête, surtout l'agui-chante My Bloody Valentine. Une attitude mordante.

Bernard Lamarche

IL N'Y A PAS DE SUD...

Ghislain Poirier
(12K)

Le premier disque de Ghislain Poirier est la première signature montréalaise sur le label 12K, de Brooklyn, fondé par Taylor Deupree. Il se retrouve sur cette étiquette spécialisée dans une musique minimaliste à l'extrême.

Sur ce disque, les mélodies prennent toutefois une certaine ampleur, visitées de façon répétitive par des sons percussifs qui ouvrent des dimensions insondables. Ascétique sans être austère, le disque force l'emprunt d'un vocabulaire géographique, ses paysages s'étendent sans retenue. Le délai et l'écho dans les sonorités sont la principale syntaxe déployée sur ce disque. Des basses insistantes jouées en boucles situent les autres éléments, fournis par des moyens techniques limités (un vieux PC) qui font que la matière sonore, si elle n'est pas toujours des plus relevées, permet, par son traitement, d'amplifier le caractère méditatif de l'ensemble. Loin des pistes de danse, sauf peut-être pour la pièce-titre et la lancinante Dissimuler l'absurde, ce disque est presque contemplatif.

B. L.

ARCHIVES

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE VOL. 1
Les Sinners
Disques Mérite

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE VOL. 2
Les Sinners
Disques Mérite

Les Sinners. Irrésistibles p'tits cons. Bande de paresseux au talent foisonnant. Sales petites frappes qui ne respectaient rien. Mécréants hilares sapan le showbiz québécois de l'intérieur. Provs inspirés. Graine de bourgeoisie déseuvrée. Opportunistes sans scrupules. Anars irréductibles. Je pourrais continuer: les Sinners étaient tout ce que vous pouvez imaginer, mais surtout insaisissables, débordant de tous les cadres. Il faut voir deux des Sinners, François Guy et son cousin



Louis Parizeau, saboter Kid Sentiment, le film qui tourna en 1968 Jacques Godbout sur la jeunesse du temps. Faut voir le même Parizeau fumer son gros cigare en plein écran de CHLT-7 au lieu de mimer le refrain de Québécois, succès des Sinners devenus La Révolution Française. Les Sinners, parmi les centaines de groupes québécois surgis des sous-sols dans la foulée des Beatles, étaient à la fois les plus fascinants et les plus énervants. Ils ne jouaient jamais le jeu du succès, sinon pour s'en foutre. On s'amusait bien en leur compagnie, quand ils ne faisaient pas trop suer: lisez la-dessus l'excellent texte d'Alain de Repentigny, patron à La Presse et fan de la premi-

re heure, inclus dans le livret du premier des deux volumes de chansons des Sinners compilés ces jours-ci chez Mérite.

Le contenu des disques est forcément erratique: ces gars-là savaient jouer (surtout Jean-Guy «Arthur» Cossette, as guitariste issu des fameux Jaguars), mais seulement quand ça leur prenait. La plupart du temps, ils disjonctaient joyeusement. Au mieux, cela donnait des pépites brutes de rock de garage (Nice Try, Elle est revenue, Les Grèves d'aujourd'hui) ou alors des adaptations très acceptables de succès d'époque (la Penny Lane des Beatles, avec texte de Stéphane Venne, et Ne reste pas sous la pluie, version aussi bonne que l'originale des Herman's Hermits), voire des miracles mélodiques pas indignes des meilleurs groupes britanniques (Don't You Run Away, Today Tomorrow). Au pire, les Sinners s'adonnaient à d'interminables séances de niaïssage (LSD ha! ha!, La 3e Fuite de Mohamed «Z» Ali), s'autorisant les indulgences les plus crasses (nommons C Cool, pièce de 22 minutes où il ne se passe que dalle) et osaient même vendre leur âme pour pas cher: l'hymne Québécois parut en anglais sous le titre Americas (les deux versions sont fournies).

Je ne sais pas qui peut écouter en entier ces compilations (où il manque deux ou trois choses, dont L'Hymne à Ti-pop): c'est tout aussi charmant que grinçant. Je ne crois pas non plus que l'on puisse se passer de ces disques si on veut comprendre comment l'explosion musicale des années 70 a été possible. Sans les Sinners pour tout dynamiter, y compris le bon goût, on en serait probablement encore à Ponce Pilate et ses Lavabos.

Sylvain Cormier

JAZZ

FINEST HOUR
Duke Ellington
Verve

Cette compilation, c'est le meilleur d'Ellington selon le pianiste montréalais Andrew Homzy. Depuis qu'il est devenu l'un des grands patrons de la division jazz d'Universal, Ken Drucker, un autre Montréalais, s'est fait un devoir de rééditer avec soin les petits chefs-d'œuvre du jazz. Aujourd'hui, le sujet est donc l'immense Duke Ellington.

Les 17 morceaux qu'on nous propose ont ceci de particulier qu'ils nous révèlent ou nous rappellent combien la carrière d'Ellington fut à la fois très longue et très riche. La pièce qui sert d'introduction au tout, soit *East St. Louis Toodle-o*, a été gravée en 1926. La dernière, *Satin Doll*, a été enregistrée en 1973. Entre les deux défilent les chansonnettes qui ponctuent 50 ans de travail constant.

Histoire de vous convaincre d'acquiescer cet album, à moins que vous n'ayez en votre possession d'autres compilations dont celle, excellente, que Ken Burns a conçue dans le cadre de sa série, on va défilier certains titres choisis. Ainsi donc, on peut entendre *Black Beauty*, *Double Check Stomp*, *Mood Indigo* — on répète: *Mood Indigo* —, *Self-Portrait (Of The Bean)*, soit le portrait de Coleman Hawkins, *In A Sentimental Mood* avec John Coltrane, *Take The "A" Train*, *Prelude To A Kiss*, *Sophisticated Lady*, *Solitude* et *Satin Doll*. En clair, les plus beaux morceaux écrits par Ellington et son complice



Billy Strayhorn ont été rassemblés en un tenant. Ajoutons que l'orchestre d'Ellington ayant été le plus élégant du genre, cet album porte bien son nom. Il s'agit bel et bien de la *Finest Hour* de Duke Ellington.

Serge Truffaut

DISQUES CLASSIQUES

CYCLE DU SON

Francis Dhomont: Le Cycle du son, en quatre volets (1998): 1. Objets retrouvés (1996); 2. Avatars (1998); 3. Novars (1989); 4. Phonurgie (1998). Empreintes DIGITales IMED 0158

La démarche de Francis Dhomont se révèle toujours d'une singularité exceptionnelle. Parfois, au gré d'un concert ou d'une radiodiffusion, on entend une pièce, plus ou moins courte. Le propos en est anecdotique, plus abstrait, souvent interrogateur. C'est toujours bien fait, tellement que par

VOIR PAGE C 8: VITRINE

Canot-camping

JEAN DEROME
ET L'ENSEMBLE SUPERMUSIQUE

expédition 5: mercredi 13 mars à 20h
expédition 6: jeudi 14 mars à 20h

www.supermusique.qc.ca

Cinquième salle
Place des Arts

Billets en vente au 514 842 2112
ou au www.pda.qc.ca
Réservez Admission: 514 790 1245

Lancement du 100^e disque d'Ambiances Maynèques
Jean Derome | Canot-camping
www.actuellecd.com

Hydro Québec
DIMANCHE, 10 MARS, 11 H
Cinquième salle, Place des Arts
(acoustique renouvelée)

présente
Série TOPAZE

Pro Musica
Saison 2001/02

LE TRIO HOCHELAGA

RICHARD RAYMOND, PIANO;
ANNE ROBERT, VIOLON;
BENOÎT LOISELLE, VIOLONCELLE

ATELIER D'ÉVEIL MUSICAL POUR ENFANTS DE 5 À 12 ANS, PENDANT LES CONCERTS COÛT 3 \$ PAR ENFANT; MAXIMUM, 35 ENFANTS

RENSEIGNEMENTS ET RÉSERVATIONS: PRO MUSICA, 845-0532

Cinquième salle
Place des Arts

Série ÉMERAUDE

LUNDI, 11 MARS, 20 h
Théâtre Maisonnette, Place des Arts

LE QUATUOR LEIPZIG

ANDREAS SEIDEL, VIOLON;
TILMAN BUNNING, VIOLON;
IVO BAUER, ALTO;
MATTHIAS MOOSDORF, VIOLONCELLE

Programme:
QUATUOR OP. 80,
DE MENDELSSOHN
QUATUOR OP. 3, DE BERG
QUATUOR D. 887,
DE SCHUBERT

BILLETTS: 25 \$, 20 \$, 12 \$
(TAXES ET RÉSERVATION EN SUS)
EN VENTE À LA PLACE DES ARTS: 842-2112
ET AU RÉSEAU ADMISSION: 1-800-361-4595

Théâtre Maisonnette
Place des Arts

Porte-parole: Charles Papisoff et Coral Egan

du 20 au 30

évidemment Jazz

mercredi 20 mars 15\$
Coral Egan
Alex Cattaneo

jeudi 21 mars 15\$
[IKS] - Afriks

vendredi 22 mars 15\$
Voodoo Jazz

samedi 23 mars 15\$
jazz-poésie-projection
le Big B'Off

dimanche 24 mars
Trio LML
(gratuit avec laissez-passer)

lundi 25 mars
Donato-Gelfand
(gratuit avec laissez-passer)

forfait week-end 3 concerts pour 30\$
forfait A • [IKS] • Voodoo Jazz • le Big B'Off
forfait B • Ingrid Jensen • Christine Jensen • Papisoff Trio

mardi 26 mars 15\$
Norman Lachapelle
Quintette

mercredi 27 mars
Jessica Vigneault
Quartette
avec les auteurs Gil Courtemanche et Stanley Péan
(gratuit avec laissez-passer)

jeudi 28 mars 15\$
Ingrid Jensen
Concert enregistré par la Chaîne culturelle de Radio-Canada pour l'émission Silence on jazz

vendredi 29 mars 15\$
Christine Jensen
Concert enregistré par la Chaîne culturelle de Radio-Canada pour l'émission Silence on jazz

samedi 30 mars 15\$
Papisoff Trio
Artiste invité, Michel Cusson
Concert enregistré par la Chaîne culturelle de Radio-Canada pour l'émission Silence on jazz

Spectacles à 20h
2100, av. Bennett (quelques rues à l'est de Pie-IX)
Billetterie: Admission: 514.790.1245 Info: 514.380.8128 Laissez-passer/spectacles gratuits: 514.872.2200
www.espacesemergents.com/jazz

Ville de Montréal
ESPACE ÉMERGENT

BELLE GUEULE

LE DEVOIR

#culturelle! Diffuseur officiel

Initiative

Lauréat: Le FAIT (Festival annuel d'innovation théâtrale) Sur la photo (de gauche à droite): Céline Marcotte, présidente de RIDEAU et Claude de Grandpre

RIDEAU LES PRIX 2002

Partenariat

Laureats: Coup de cœur francophone, Réseau des organisateurs de spectacles de l'Est du Québec (ROSEQ) et la Société de développement de spectacles de l'Est du Québec (SOCLE) Sur la photo: Alan Côté du Festival en chanson de Petite-Vallee, Solange Morrissette du ROSEQ, Monsieur Jacques Joli-Cœur, maire suppléant de la Ville de Québec et Alain Chartrand du Coup de cœur francophone

Reconnaissance

Lauréat: Alain Chartrand du Coup de cœur francophone. Mention spéciale: Raymonde Whittom, de Sapinart (Chandler) Sur la photo: Monsieur André Dubois, du ministère du Patrimoine canadien, Raymonde Whittom et Alain Chartrand

Hommage

Madame Margie Gillis

Diffuseur de l'année

Lauréat: Théâtre de Baie-Comeau Sur la photo: Monsieur André Couture, ministre de la Culture et des Communications du Québec et Denise Arseneault du Théâtre de Baie-Comeau

Journée

Lauréat: Sumnum Communications Sur la photo: Mario Trepanier et Yves Bellefleur de Sumnum Communications ainsi que Monsieur Jules Gheude, délégué de la Communauté Wallonie-Bruxelles au Québec

Culture

Contre le procès de Voltaire



Odile Tremblay

Depuis deux semaines, tout un débat fleurit dans la page *Idées* du *Devoir*. Un intellectuel, Louis Cornélius, invite à immoler l'enseignement de la littérature française sur les bancs du collégial. À son avis, Rabelais, Ronsard, Voltaire et Lamartine, issus d'une autre époque et, pis encore, étrangers, constitueraient un terrible repoussoir pour les jeunes Québécois. Comment, demandé-t-il en substance, des adolescents d'ici peuvent-ils se reconnaître dans les rêves, les idéaux, le langage et les amours de ces maîtres d'antan? Il appelle ensuite à des cours portant d'abord sur des œuvres québécoises, véhicule de fierté nationale.

Tout ça me sidère. Depuis quand la littérature se résume-t-elle au simple miroir de ce que nous sommes? N'est-elle pas aussi une évasion, un voyage dans l'espace et dans le temps? Reste aussi à prouver que les jeunes Québécois ne peuvent communier avec les ré-

voltes de Rimbaud ni se montrer sensibles à la musique des alexandrins. La littérature française est vieille, riche, et a offert au monde une kyrielle de chefs-d'œuvre dont toute la francophonie se repaît. Ce n'est pas faire outrage à nos auteurs maison que de l'admettre. Le vrai danger de la colonisation littéraire vient plutôt des romans de gare américains qui circulent partout. Les grandes œuvres françaises ont-elles la dragée haute chez nous? Poser la question, c'est y répondre.

Bannir Shakespeare des collèges américains? Sortir Molière des nôtres? Allons donc! Cette perspective me rappelle ces personnes au français châtié qui, il y a une vingtaine d'années, militaient pour l'enseignement du joul à l'école, plus collé à la parlure des élèves que le français international. À ma connaissance, l'école est là pour enseigner aux enfants ce qu'ils ignorent encore. Sinon, aussi bien la fermer. Tous ces discours invitant le Québec à se refermer comme une huitre sont si rétrogrades. La Révolution tranquille a fait jadis souffler sur notre peuple le vent du monde mais des voix s'élèvent toujours pour inviter le bon peuple au repli. Depuis quand une fierté nationale se construit-elle sur un refus des grandes œuvres du passé? Seuls les aller-retour culturels permettent de circonscrire ses propres différences.

Ironie du sort, ce sont en général des érudits qui proposent ces grandes ruptures d'avec la langue et la culture françaises. Renonceraient-ils pour autant aux liens d'amour qu'ils ont eux-mêmes tissés avec l'ex-mère patrie? Pas sûr. Trop contents, sans doute, de faire valser dans leur mémoire la truculence de Rabelais et la nostalgie de Ronsard aux côtés des vers de Miron. Trop heureux aussi de maîtriser un français de haut niveau, compris partout. L'ennui avec les théories sur l'éducation, c'est que ceux qui les énoncent n'en auraient pas nécessairement voulu pour eux-mêmes.

J'ai eu la chance inouïe de grandir parmi les livres en les aimant. Toute jeune, des œuvres françaises, québécoises, russes, américaines et autres ont fait éclater le champ de ma vision du monde et fécondé mon imagination. Je portais en moi une Europe intérieure avant de l'avoir sillonnée. Les romans de Roger Lemelin, les pièces de Marcel Dubé et de Michel Tremblay se sont engouffrés par la même voie que la poésie de Baudelaire, celle de l'amour de la lecture. Faux débat que celui d'opposer œuvres françaises et québécoises.

Immense majorité des enfants ne découvrent la littérature qu'à l'école. Hélas! On la leur enseigne si tard et si mal! Allez vous étonner que des élèves sous-alimentés depuis le début peinent à digérer Voltaire en arrivant au

cégep. Comment concilier la lecture de l'auteur de *Candide* avec la panne de culture générale héritée des écoles primaires et secondaires? Voltaire, vous dites?

L'ignorance isole un peuple et le prive de références universelles. Heureux amoureux de la lecture! Ils gagnent une ouverture à tous les arts, désormais capables de goûter le théâtre qui parle d'une cerisaie russe ou d'un roi boiteux sans hurler au dépaysement.

Prenez *Les Gymnastes de l'émotion*, brillant exercice oratoire servi ces jours-ci par le Nouveau Théâtre expérimental dans les magnifiques locaux du Temple maçonnique de Montréal. Loin de nos réalités montréalaises, la pièce, une adaptation (très libre) du *Paradoxe du comédien* de Diderot, se déroule à la veille de la Révolution française. Impossible de l'apprécier si vous ne connaissez ni l'histoire, ni la culture de France. N'empêche. On souhaite à tout le monde de pouvoir s'y frotter.

Dans le programme de la pièce, les auteurs — Louis Champagne et Gabriel Sabourin — se rient des distances et des anachronismes. Ils lancent pêle-mêle des remerciements à Diderot, à Shakespeare, à Molière, à Camus, à Ionesco, à Musset, à Racine, à Rostand, à Mozart et... à Marcel Dubé. Colonisés, nos dramaturges? Non. Plutôt morts de rire.

otremblay@ledevoir.ca

VITRINE

SUITE DE LA PAGE C 7

fois on reste sur sa faim. C'est que, fin alchimiste, Dhomont ne révèle ses formules que par bribes à son auditoire. Sa vraie force — il l'a assez souvent prouvé par le passé — se situe au rang de la fresque. *Cycle du son* le démontre, encore une fois, avec une incroyable maestria. Je passe par-dessus l'analyse descriptive de chacun des mouvements; le compositeur en offre une sur la pochette, généreuse autant que pertinente et brève. Concentrons plutôt notre regard acoustique sur ce dernier chef-d'œuvre en date.

Il y a chez Dhomont une sorte de trinité présidant à l'œuvre que la technique transcendée du médium acousmatique met encore plus en évidence dans cette musique de grande maturité. D'abord, il faut parler de la structure de sa musique. Même un néophyte rébarbatif à cette forme d'art peut comprendre ce qui se passe dans l'instant, en saisissant le sens. Du ludique au presque agressif (mais pas trop), de l'inquisitif au réconfortant, de l'identifiable à l'inouï, les moments s'enchaînent et s'articulent. On n'en comprend pas toujours le sens ou la nécessité. Alors, la mémoire se met en branle, cette mémoire que Dhomont, à l'instar de Proust, semble tant solliciter pour mieux saisir et inventer le monde.

Nous entrons dans le monde du formel, de la construction. Chacun des instants entendus se met à prendre un relief et en imprime un nouveau sur ce qui s'en vient, ce qui est, ou ce qui encore parfois se répète. On entend une démonstration du fonctionnement de la perception sonore qui semble ne viser qu'un but: la communication d'une idée. Donc, à la troisième étape, celle qui différencie le véritable artiste du manipulateur de boutons: le domaine indescriptible en mots de l'intuition concrétisée en œuvre musicale. Est-ce satisfaisant? Certes, mais là n'est pas le propos; c'est enrichissant. D'autant plus que ce *Cycle du son* ne se gêne pas pour citer des classiques du genre (en fait, il s'agit d'une sorte d'hommage posthume à Pierre Schaeffer combiné à une célébration du jubilé du genre d'art qu'il a inventé). Si vous ne les reconnaissez pas, ce n'est pas très grave car les aspérités stylistiques vont vite renseigner l'auditeur attentif sur la direction que prend la musique selon la nature (ou la constitution) du son et le traitement qu'on y applique.

On a donc affaire au résultat des réflexions d'un aussi grand théoricien que technicien — chose rare en ce monde électroacoustique —, qu'il transpose tout naturellement dans l'univers des sons, un peu à la manière des visions abstraites beethoveniennes, de certains contrapuntistes de la Renaissance ou des avancées de Webern. L'exploit se hisse tellement haut que l'Idée domine radicalement et poétiquement la quincaillerie mise en branle pour donner naissance à la musique.

Pendant près d'une heure, Dhomont force l'attention. Voici donc l'avantage du disque. Car si on perd sur ses deux haut-parleurs la variété de l'orchestre de diffusion utilisé en salle, vous avez tout loisir, dans cette magnifique réalisation sur deux pistes, de prendre votre meilleur fauteuil et de vous y installer au moment où vous vous sentez le plus disponible à faire le petit effort exigé pour gravir cette montagne magistrale.

Au *Cycle du son* de Dhomont, on doit répondre par le «cycle de notre écoute». Là, la profondeur d'un univers se déploie galactiquement, rejoignant presque les conceptions astrophysiciennes du monde. Encore une fois, Dhomont réussit le miracle d'éviter le piège de la facilité, nous faisant saisir l'insaisissable qu'il recherche et auquel il touche, nous emmenant avec lui dans ses aspirations.

François Trousseau

SMCQ
Société de musique contemporaine du Québec
Walter Boudreau, directeur artistique

OSM
ORCHESTRE
SYMPHONIQUE
DE MONTRÉAL
CHARLES DUTOIT

McGill

présentent



三月音乐节

FESTIVAL DE MUSIQUE NOUVELLE

4 au 8 MARS 2002

- 160 musiciens • 10 compositeurs
- 6 conférences • 4 concerts
- 1 classe de maître

INVITÉ D'HONNEUR: TAN DUN

Gagnant d'un **Oscar** et d'un **Grammy** pour la musique du film *Tigre et Dragon*



Denys Bouliane

5 mars, 20 h

L'ENSEMBLE DE MUSIQUE CONTEMPORAINE DE MCGILL

Denys Bouliane chef d'orchestre

Œuvres de Paul Fehner (création) Mauricio Kagel, Alexina Louie et Xiaogang Ye



Walter Boudreau

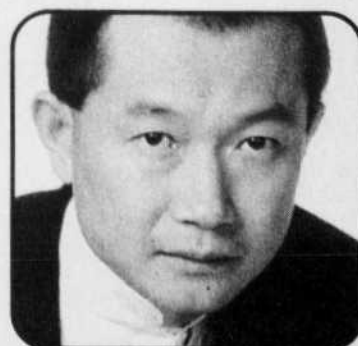
6 mars, 20 h

L'ENSEMBLE DE LA SMCQ : « *Les Ailes du désir* »

Walter Boudreau chef d'orchestre

Marie-Danièle Parent soprano • Liu Fang pipa

Créations de Denis Gougeon, Melissa Hui et John Rea



Tan Dun

7 et 8 mars, 20 h

L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL : « *Tigre et Dragon* »

Tan Dun chef d'orchestre • Denys Bouliane chef d'orchestre
Maya Beiser violoncelle

Œuvres de Jean Lešage, Denys Bouliane et Tan Dun, dont le *Crouching Tiger Concerto* tiré de la musique du film *Tigre et Dragon*

DES EXTRAITS DU FILM SERONT PROJÉTÉS SUR GRAND ÉCRAN PENDANT L'INTERPRÉTATION DU CONCERTO

Tous les spectacles sont présentés à la Salle Pollack de l'Université McGill

HORAIRE COMPLET DISPONIBLE AU WWW.SMCQ.QC.CA

BILLETS : de 5 \$ à 25,40 \$

RÉSERVATIONS : • OSM : (514) 842-9951 • SALLE POLLACK (514) 398-4547

• ADMISSION (514) 790-1245 ou 1-800-361-4595

LE DEVOIR

La Presse

#culturelle



La Fondation SORCIAN

